



HAL
open science

Science, neurosciences et conception de l'homme

Annabel Quin

► **To cite this version:**

Annabel Quin. Science, neurosciences et conception de l'homme. Neurolex Sed.. Dura Lex? L'impact des neurosciences sur les disciplines juridiques et les autres sciences humaines : études comparées, sous la dir. de P. Larrieu, B. Rouillet et C. Cavaghan, 2013. <hal-02614806>

HAL Id: hal-02614806

<https://hal.science/hal-02614806v1>

Submitted on 21 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Science, neurosciences et conception de l'homme

La science n'est pas une technique neutre : elle influence notre vision du monde et de l'homme. Ainsi, les avancées scientifiques de Copernic, reprises par Galilée, a entraîné un changement fondamental dans la conception du monde. En délogeant la Terre de sa place centrale, elle a conduit à une désacralisation du monde et à la naissance de l'homme¹. En effet, dans les sociétés qui n'ont pas opéré cette mutation caractéristique de la Modernité, l'homme n'existe pas ; seuls existent des étants. Dans ces sociétés non modernes, le monde est ordonné par le Discours, le Texte premier, et l'homme est passif. Le monde parle, en ce sens qu'il est emplis de significations, mais cette parole émane de l'Autre, du sacré, et non de l'homme. L'homme ne pense pas, il *est pensé* par le monde ; il ne parle pas, il *est narré* par le monde ; il ne bouge pas, il est fixé sur le grand tableau de l'ordre du monde. Dans cette cosmogonie, l'homme ne peut pas s'extraire de ce tableau car le Discours qui l'institue est sacré ; fermement attaché au monde, il n'en est qu'une reproduction.

Mais la désacralisation du monde introduite par le géocentrisme de Copernic a donné la possibilité de contester le Discours premier, qui n'était plus sacré, au profit du discours de la science : la mathésis. Désormais, l'homme constitue une organisation, caractérisée par un fonctionnement propre, distinct de celui qui anime les autres étants. Ce concept d'organisation va alors conduire à la disparition de la classification des espèces en 3 ou 4 règnes, opérée par l'histoire naturelle, au profit d'une radicalisation entre l'organique et l'inorganique, puis entre le vivant et le non-vivant. « L'organique devient le vivant et le vivant, c'est ce qui produit, croissant et se reproduisant ; l'inorganique, c'est le non-vivant, c'est ce qui ne se développe ni ne se reproduit ; c'est aux limites de la vie, l'inerte et l'infécond – la mort »². C'est ainsi que, « fracturant en profondeur le grand tableau de l'histoire naturelle, quelque chose comme une biologie va devenir possible »³. L'homme s'est ainsi détaché de l'ancien ordre du monde pour constituer un nouvel espace : celui de la connaissance du vivant et de l'observation. Désormais, l'ensemble des phénomènes allait pouvoir être l'objet d'une explication rationnelle, d'un jeu de causalité. Ainsi, à la magie du monde-langue succédait la rationalité de la mathésis ; le Discours de l'Autre était remplacé par l'explication ; le mythe était remplacé par l'Encyclopédie ; et le mystère de la vie promettait d'être élucidé grâce aux découvertes de cette science naissante.

Ce passage du monde-langue à la rationalité scientifique a entraîné une transformation du savoir et une scission entre le sensible et le rationnel. Avec Galilée, l'ordonnement du monde repose sur les lois des mathématiques, de la physique et de la chimie. Or, ces lois n'étant pas perceptibles, elles nécessitent des représentations, des concepts, qui vont se substituer à la connaissance sensible, au savoir interne de l'homme. Comme le relève J.-P. Lebrun, « ce en quoi Descartes innove, c'est qu'il décrète que « pour connaître le réel, il faut commencer par fermer les yeux, boucher les oreilles, renoncer au toucher ; il faut, au contraire, nous tourner vers nous-mêmes,

¹ M. Foucault, Les mots et les choses, éd. Gallimard, 2010.

² op.cit., p.244.

³ op. cit., p.245.

et chercher dans notre entendement, des idées qui soient claires pour lui ». Ainsi, la démarche de Descartes nous autorise mais aussi nous contraint à faire abstraction de notre sens commun, de ce que nous pouvons repérer par nos sens, et en revanche oblige à ne nous référer qu'à notre entendement »⁴. C'est cette mutation que consacre le passage de l'histoire naturelle à la biologie. Le savoir sur les êtres vivants repose désormais sur des concepts empruntés à la physique et à la chimie : « la biologie devenue physico-chimique et moléculaire n'a plus comme objet le *bios* des biographies mais un ensemble de structures et de mécanismes fonctionnels que l'on observe dans les organismes. Et ce que l'on continue encore par tradition d'appeler « sciences de la vie » ne concerne qu'une partie de notre vécu »⁵. On a ainsi remplacé ce qui relevait de l'expérience sensible par des mécanismes physico-chimiques et cybernétiques, conduisant ainsi à une dissociation entre l'homme rationnel et l'homme sensible.

La science n'est donc pas neutre. Mais elle n'est pas non plus omnipotente. Elle s'inscrit dans une époque porteuse d'un projet de civilisation dont elle n'est qu'un instrument. La biologie et les neurosciences s'inscrivent en effet dans le processus de transformation de la civilisation occidentale porté par le projet libéral. Ce projet repose sur une subjectivisation de l'homme qui doit lui permettre de s'affranchir de ses différentes appartenances (nationales, sociales, familiales, religieuses) et de se définir lui-même. C'est donc désormais lui qui a la charge de se façonner, S'opère ainsi un changement radical : le processus d'évolution ne repose plus sur une autorité extérieure, divine (Dieu) ou immanente (l'Etat), mais sur l'homme qui doit développer sa capacité d'adaptation. La sélection est donc naturelle, comme l'a développé Adam Smith⁶ dans le domaine économique, puis Darwin en biologie. On voit là les prémisses d'un reflux d'une intervention extérieure au profit d'une pensée en termes d'auto-régulation, d'auto-organisation⁷ ou d'auto-gestion⁸. Ce processus de civilisation va alors conduire à une mutation anthropologique fondamentale qui se caractérise par une intériorisation de la contrainte⁹ et le développement d'une société de type surmoïque, disciplinaire¹⁰, qui vise à adapter l'homme aux contraintes externes afin de lui permettre de se libérer de ses anciennes autorités de tutelle.

Ce projet émancipateur a pris appui sur des représentations conceptuelles de l'homme (l'individu libéral¹¹, l'homme économique¹², l'homme neuronal¹³) qui lui ont permis de s'engager dans un processus de transformation de lui-même et, partant, d'évolution. Mais ce processus s'est ensuite inversé et, d'émancipateur, il est devenu un redoutable instrument de soumission de l'homme. Cette perversion du projet libéral s'est mise en place en raison de la dissociation radicale qui s'est développée entre les représentations conceptuelles et l'expérience sensible de l'homme. Le

⁴ J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite*, éd. Erès, 2009, p.75.

⁵ *Le vivant, Les plus grands textes d'Hippocrate à Claude Bernard et Henri Atlan*, éd. CNRS, 2011, p. 11, préface de H. Atlan.

⁶ A. Smith, *La richesse des nations*, éd. Flammarion, Tomes I et II, 1999

⁷ H. Atlan, *Le vivant post-génomique ou Qu'est-ce que l'auto-organisation ?*, éd. Odile Jacob, 2011.

⁸ C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, éd. Seuil, 1999.

⁹ N. Elias, *La société des individus*, éd. Fayard, 1997.

¹⁰ M. Foucault, *Surveiller et punir*, éd. Gallimard, 1998.

¹¹ M. Benasayag, *Le mythe de l'individu*, éd. La Découverte, 2004.

¹² Ch. Laval, *L'homme économique, Essai sur les racines du néolibéralisme*, éd. Gallimard, 2007.

¹³ J.-P. Changeux, *L'homme neuronal*, éd. Hachette, 1998.

renforcement de ces représentations s'est en effet opéré au détriment de l'homme sensible et a conduit à une soumission de ce dernier, désormais tenu d'être une reproduction (une chose, donc) – la plus fidèle possible – de son modèle. De même que l'image du mannequin est devenue pour la jeune fille anorexique une source de destruction, l'individu, l'homme économique ou neuronal emporte une propension à la destruction de l'homme concret, celui qui est accessible à nos sens. C'est ce risque dont menacent les neurosciences lorsqu'elles prétendent reproduire la vie, voire l'améliorer. Mais ce processus n'est pas figé et il est possible de l'inverser si est retrouvée l'importance de l'expérience sensible, de « la pure subjectivité de la sensation, subjectivité que la technique ne peut ni saisir ni reproduire »¹⁴. Cela conduit à une transformation du processus de subjectivation. Auparavant fondé sur un processus d'identification à des représentations conceptuelles (I), il tendrait désormais à se réaliser dans l'expérimentation de soi (II).

§ I – La soumission de l'homme aux représentations conceptuelles

La naissance de l'homme de la Modernité se réalise en même temps que celle de la marchandise, espèce comptable et quantifiable entrant parfaitement dans les étalons de la mathésis. Or, si la Modernité a laissé croire que l'homme libéré de ses anciennes autorités pouvait désormais se définir lui-même, en réalité, « dans les coulisses, un autre personnage écrivait la pièce et lui donnait son sens : la marchandise »¹⁵. L'essor de la mathésis correspond en effet à une marchandisation du monde, et de l'homme. Celle-ci repose sur une scission de l'homme et du lien social en deux¹⁶ : d'un côté une dimension économique-sociale, sur laquelle se déploie un raisonnement fondé sur l'échange ; de l'autre une dimension symbolico-relationnelle, qui relève d'un raisonnement en terme de don¹⁷ et qui est mise de côté, nous verrons pourquoi. C'est à partir de cette scission que s'opère la distinction entre les représentations savantes et l'expérience subjective : d'un côté figure en effet l'homme de l'échange, rationnel, lumineux, qui sera celui des représentations savantes ; de l'autre réside celui du don, sensible, qui sera relégué dans l'opacité de l'inconscience, du non-dit, de l'indistinct. Et plus le fossé entre les deux s'accroîtra, en raison du processus de civilisation, et plus la soumission de l'homme s'opèrera, largement à son insu. C'est en effet inconsciemment que l'homme va s'imposer une soumission toujours plus forte aux critères des représentations savantes, autrement dit à sa marchandisation. C'est ainsi que la modélisation de l'homme (A), opérée par les représentations savantes, va conduire à sa marchandisation (B).

A) La modélisation de l'homme

La modélisation de l'homme vise à apaiser les conflits entre les hommes et est ainsi liée à la monopolisation de la violence et de la contrainte par l'Etat¹⁸. En effet, le conflit prenait sa source dans la dimension symbolique qu'impliquait alors la relation sociale. C'étaient le statut et le prestige social

¹⁴ J.-C. Guillebaud, *La vie vivante, Contre les nouveaux pudibonds*, Les arènes, 2011, p. 253.

¹⁵ M. Bénasayag, *Penser la liberté. La décision, le hasard et la situation*, éd. La Découverte, 1994, p. 55.

¹⁶ K. Polanyi, *La grande transformation*, éd. Gallimard, 2009.

¹⁷ J. T. Godbout, *Le don, la dette et l'identité, Homo donator vs homo oeconomicus*, éd. La Découverte, 2000.

¹⁸ N. Elias, *La société des individus*, éd. Pocket, 1998.

qui étaient la source des conflits et de l'agressivité des hommes¹⁹. Dès lors, pour l'éradiquer, on va faire disparaître cette dimension invisible en créant un homme abstrait, c'est-à-dire sans liens (1). Cette abstraction permettra d'apaiser la relation sociale en la désubstantialisant. Cependant, ce faisant, elle aboutit à un reflux de l'altérité et à un enfermement narcissique, le conflit et la violence étant désormais intériorisés (2).

1) La représentation abstraite de l'homme

L'abstraction, qui a partie liée avec l'individualisme, consiste à extraire l'homme de son environnement pour créer un modèle universel. Ainsi, l'individu libéral, l'homme économique et l'homme neuronal sont dépourvus de corps et donc de sensibilité. Comme le relève M. Foucault, à partir du XVII^e siècle, l'homme a été restreint par l'histoire naturelle à ce qui, chez lui, était visible, et donc représentable : « Exclusion, bien sûr, du oui-dire ; mais exclusion aussi des goûts et de la saveur, parce qu'avec leur incertitude, avec leur variabilité, ils ne permettent pas une analyse en éléments distincts qui soit universellement acceptable. Limitation très étroite du toucher à la désignation de quelques oppositions assez évidentes (comme celles du lisse et du rugueux) ; privilège presque exclusif de la vue (...). Et encore, tout n'est-il pas utilisable dans ce qui s'offre au regard : les couleurs, en particulier, ne peuvent guère fonder de comparaisons utiles »²⁰. Autant dire que l'homme se réduit à un ensemble de surfaces et de lignes en noir et blanc, à l'exclusion de tout autre élément sensible. De plus, l'homme est privé d'ancrage spatio-temporel, il n'a plus ni histoire ni territoire. Désormais, l'homme n'est plus qu'un individu, sans tropisme, sans qualités, une surface plane, isolée, atomisée, telle une monade. Il est coupé d'une partie de lui-même, comme exilé de lui-même. Et dans le même temps, il abandonne et rejette cette partie de lui qu'il voudrait pourtant tellement reconquérir. En effet, il refoule cette partie de lui-même, faite de pulsions et de fantasmes, pour ressembler le plus possible à son modèle abstrait, rationnel. Il est donc conduit à refouler ses conflits qu'il vit « comme quelque chose d'anormal, et [il] se vit lui-même très profondément comme un être non viable »²¹.

Ce fonctionnement disciplinaire qu'il s'impose à lui-même le conduit peu à peu à étouffer sa singularité, ses qualités, pour se limiter à des compétences fonctionnelles, renonçant à être et se contentant de jouer un rôle social, d'exercer des fonctions, portant en permanence un masque pour dissimuler, aux autres comme à lui-même, la vérité de son être, pour finalement n'être (presque) plus qu'un masque²². Comme le relève M. Benasayag, « nous sommes comme le fameux garçon de café qu'analyse Sartre – celui qui se prend pour un « garçon de café » -, avec une auto-exigence de transparence et d'identification saturée avec le(s) rôle(s) que nous occupons. C'est pourquoi nous

¹⁹ G. Lipovetsky, *L'ère du vide, Essai sur l'individualisme contemporain*, éd. Folio, 1989.

²⁰ M. Foucault, *Les mots et les choses*, op. cit., p.144-145.

²¹ M. Benasayag et A. del Rey, *Eloge du conflit*, éd. La Découverte, 2007, p.34. V. égal. J.-C. Michéa, *L'empire du moindre mal, Essai sur la civilisation libérale*, éd ; Flammarion, 2010.

²² G. Lhuillier, *L'homme-masque*, <http://methodos.revues.org/125>.

serons pris d'angoisse en constatant que des pulsions, des passions, des fantasmes aussi contradictoires les uns que les autres grondent au-dessous du rôle qu'on essaye d'assumer »²³.

Cette domination surmoïque, en dépit de l'adaptation qu'elle permet, est loin de renforcer cet homme. Elle produit au contraire un homme diminué, inquiet, hanté par un sentiment de culpabilité et rongé par la honte de soi, angoissé par la crainte de ne plus être à la hauteur de ses exigences surmoïques. Ce problème du rejet de soi se pose aujourd'hui avec une acuité renouvelée en raison du développement des maladies auto-immunes, où des cellules, qui normalement n'attaquent que les corps étrangers, vont désormais s'attaquer au Soi. Elles expriment bien, au plan biologique, la violence du rejet de soi qui innerve l'homme post-moderne. Dans ce cadre, les prouesses technologiques comme les perspectives suscitées par les neurosciences ne font qu'accroître ce sentiment de faillibilité et d'infériorité de l'homme.

Ainsi, la violence, qui autrefois s'exprimait vers l'extérieur, est remplacé par le refoulement, qui s'exprime vers l'intérieur. Il y a bien une intériorisation de la violence, et un enfermement de l'homme sur lui-même : il est en même temps victime et bourreau et, surtout, prisonnier de lui-même, désormais incapable d'accéder à l'altérité.

2) Le reflux de l'altérité et l'enfermement narcissique

L'homme désubstantialisé ne peut plus investir le lien social, symboliquement et émotionnellement : dès lors, « à une morale de l'honneur, source de duels, de bellicosité permanente et sanglante, s'est substituée une morale de l'utilité propre, de la prudence où la rencontre de l'homme avec l'homme se fait essentiellement sous le signe de *l'indifférence* »²⁴.

Or, c'est la rencontre avec l'autre qui permet de s'éprouver, de ressentir le sentiment d'exister, de s'ancrer dans un espace spatio-temporel qui va permettre de constituer une identité psychique, un soi. En effet, comme l'explique le philosophe D.-R. Dufour, « l'Autre, c'est l'instance par quoi s'établit pour le sujet une antériorité fondatrice à partir de laquelle un ordre temporel est rendu possible ; c'est de même un « là », une extériorité grâce à laquelle peut se fonder un « ici », une intériorité. Pour que je sois ici, il faut en somme que l'Autre soit là. Sans ce détour par l'Autre, je ne me trouve pas, je n'accède pas à la fonction symbolique, je ne parviens pas à construire une spatialité et une temporalité possibles »²⁵. L'homme n'est pas une monade. Il a besoin de l'autre pour exister, comme une résistance qui lui permet d'exister – même s'il peut avoir le sentiment contraire, celui qu'il l'empêche d'exister.

Cette inscription spatio-temporelle, qui permet d'accéder au sentiment de soi, s'effectue dans le contact de l'enfant avec ses parents, puis il se renouvelle dans les interactions avec autrui, à travers le langage et le corps. Dès lors, « l'existence psychique de l'enfant ne précède pas la coexistence, c'est au contraire la coexistence instaurée par ses parents (et au-delà d'eux par la vie en société) qui lui

²³ M. Bénasayag et A. del Rey, op. cit., p.35.

²⁴ G. Lipovetsky, op. cit., p.276.

²⁵ D.-R. Dufour, *L'art de réduire les têtes, Sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total*, éd. Denoël, 2007, p.45.

donne accès à l'existence »²⁶. Et ce sentiment de soi est réactualisé tout au long de l'existence dans les relations que l'homme noue avec les autres. « Le soi n'existe que dans et par ses relations avec les autres »²⁷.

Or, cette rencontre n'a plus lieu. Le langage n'est plus ce lieu de contact avec l'altérité mais, désincarné, objectivé, il devient un « outil » de communication, un simple moyen d'échanger des informations. De même, la relation sexuelle tend aussi à perdre cette dimension de rencontre pour devenir un lieu de décharge de pulsions sexuelles. L'autre devient un réceptacle de soi, un autre soi, et donc plus du tout un autre. Il n'est qu'une image de soi, une reproduction de soi, comme les neurones miroirs mis en évidence par les neurosciences. L'autre ne peut plus être que le miroir de l'individu, ce qui revient tout simplement à refuser son existence. Cette négation de l'autre se manifeste quotidiennement par des manques de civilité, d'égard envers autrui, ce que C. Lévy-Strauss appelle des « moyens de la médiation », moyens matériels et symboliques destinés à instaurer une distance raisonnable entre les hommes et d'éviter qu'ils ne soient trop rapprochés ou trop éloignés l'un de l'autre²⁸. Mais elle se manifeste aussi beaucoup plus violemment, par exemple dans le cadre de comportements constitutifs de harcèlement, qui visent parfois explicitement, au moins symboliquement, la destruction de l'autre, précisément s'il entend être autre, c'est-à-dire s'il tente de se différencier. Comme le relève C. Haroche, « le déclin des formes constituera peut-être une des questions majeurs, celle du déclin des médiations, ayant tendance à s'effacer pour laisser face à face les faibles contre les forts, les individus sans place dans la société contre ceux qui sont en place, ou du moins qui ont une place »²⁹.

Ainsi la violence, écartée sous sa forme expressive, revient, plus incontrôlable que jamais, sous la forme d'un refoulement inconscient de la différence et de l'altérité. Par une perversion du projet libéral, l'homme rationnel, maître de lui grâce à la puissance de sa conscience, se trouve finalement totalement impuissant et soumis aux exigences totalement irrationnelles et déraisonnables de son inconscient. Ce n'est pas lui qui écrit le texte, comme l'a finement observé le philosophe M. Bénasayag : c'est la marchandise ; c'est elle qui décide et qui impose une marchandisation de l'homme.

A) La marchandisation de l'homme

La mathésis mise en place à l'époque de Galilée consistait à ordonner le monde à partir des lois mathématiques, mais cela ne s'appliquait pas à l'homme puisqu'il était doté d'un principe de fonctionnement autonome - la vie - qui échappait à la rationalité en raison de sa singularité. Autrement dit, l'homme ne se comptait pas. Mais dès lors que l'homme est modélisé, que la vie est appréhendée par la science à partir des lois mathématiques, ou plus exactement physiques et

²⁶ F. Flahault, *Le sentiment d'exister, Ce soi qui ne va pas de soi*, éd. Descartes & Cie, 2002.

²⁷ T. Todorov, *La vie commune*, éd. Seuil, 2003, p.186.

²⁸ Edward T. Hall, *La dimension cachée*, éd. Seuil, 1978.

²⁹ C. Haroche, *L'avenir du sensible, Les sens et les sentiments en question*, éd. PUF, 2008, p.120-121.

chimiques, plus rien ne s'oppose à sa mathématisation. L'homme devient dès lors une unité mesurable et comptabilisable, dépourvue d'individualité (1). Se développe alors une société sans homme, réunissant seulement des images d'hommes, ou plutôt une série d'images d'hommes regroupés et que, comme le permettent certains logiciels de retouche d'images, on pourra modifier, adapter et transformer ensemble, en une seule opération. Cette nouvelle technique de formatage, de normalisation traduit l'émergence d'un biopouvoir³⁰ qui a la particularité d'être dépourvu de contrainte, d'être sympathique, attractif. C'est qu'il agit de façon détournée, en substituant à la contrainte et la fatalité les idées de liberté et de maîtrise, propres à asseoir, derrière l'illusion de l'émancipation volontaire, la soumission de l'homme à sa satisfaction narcissique³¹. Ce mode d'exercice du pouvoir, comparable à l'hypnose, place l'homme dans une position de soumission et de dépendance totale l'exposant à la violence et la domination d'un pouvoir de fait qui opère de façon détournée, au moyen de classifications (2).

1) L'homme, une unité de compte

L'homme modélisé, privé de tout lien et de l'accès à l'altérité nécessaire à la constitution d'une individualité, perd la capacité de se séparer, de dire « je » et se trouve pris dans la masse, dans un « tout » totalisant dont il ne peut plus s'extraire. Il est le consommateur anonyme, privé de singularité et incapable de se différencier. Il n'est plus qu'une image³², un reflet, une reproduction de lui-même. Or, « quand le *signe* tend à l'emporter sur la *réalité*, quand un reflet simplifié, mesurable et traçable, entre en compétition avec l'ancienne complexité de la matière, tout ce qui « se compte » tend à prévaloir sur ce « qui compte ». L'évaluation, la quantification, la notation arithmétique gouvernent peu à peu notre présence au monde »³³. La vie devient peu à peu évaluable, et l'évaluation confiée à des experts³⁴, ultime renoncement au processus de subjectivation. Ainsi, comme le note J.-C. Guillebaud, « nous aurons bientôt besoin d'experts pour apprécier la qualité de notre sommeil, l'inocuité de notre alimentation, la séduction de notre apparence, l'intensité de nos orgasmes, les performances de notre mémoire, la réactivité de notre esprit, l'historique de notre éducation, la valeur des soins que nous prodiguons à nos enfants, etc. »³⁵. Nous confions ainsi peu à peu notre pouvoir d'être à des experts, nous exilant ainsi un peu plus de nous-mêmes et nous privant par conséquent des conditions nécessaires à notre différenciation.

« De ce fait, le nombre de gens qui ne seront pas englués dans la masse risque d'être de plus en plus restreint, et ce d'autant plus que n'a pas été entretenue la capacité de « s'excepter », laquelle suppose qu'on en paye le prix. Collectivement, on va donc plutôt viser le consensus, mais individuellement, on ne disposera pas des outils qui permettent de supporter d'avoir à se séparer de

³⁰ M. Foucault, Naissance de la biopolitique, Cours au Collège de France, 1978-1979), éd. Gallimard, 2004.

³¹ C. Lasch, La culture du narcissisme, éd. Champs, 2010.

³² G. Anders, L'obsolescence de l'homme, éd. Encyclopédie des nuisances, 2002, parle d'« iconomanie » pour désigner ce phénomène.

³³ J.-C. Guillebaud, La vie vivante, Contre les nouveaux pudibonds, Les arènes, 2011, p.44.

³⁴ Sur cette tendance, V. L. Boltanski et E. Chiapello, Le nouvel esprit du capitalisme, éd. Gallimard, 2007.

³⁵ J.-C. Guillebaud, op. cit., p. 44-45.

l'Autre, et donc forcément des petits autres, de ses semblables »³⁶. On assiste ainsi à un phénomène d'agglutinement ou d'entoussement. « Dire que nous vivons dans une société individualiste est un mensonge patent, un leurre extraordinairement faux. (...) Nous vivons dans une société-troupeau, comme le comprit et l'anticipa Nietzsche [qui] avait très bien vu cette perte de capacité à produire une différence, et la tendance de sociétés injustement dites « individualistes » à nier l'exception. Nos sociétés prétendument individualistes sont en réalité parfaitement grégaires »³⁷.

Cet attachement à la masse repose sur un ressort pulsionnel qui s'auto-alimente. Ainsi on promet au consommateur la satisfaction immédiate de ses pulsions dans une jouissance sans limites, le poussant ainsi à se soumettre un peu plus à ses pulsions. Au demeurant, la multiplication des écrans et des sources de distraction soumet l'homme à un flux continu d'informations qui l'empêche de se distancier de ses émotions corporelles. De même on promet à l'homme neuronal la disparition de ses souffrances psychiques, de la dépression, de la vieillesse, voire même de la mort. Or, le refus d'accepter ces souffrances et ces limites, pourtant inhérentes à la nature humaine, conduit à les transformer en angoisses inconscientes d'autant plus redoutables qu'elles ne portent pas sur un objet mais sont diffuses. C'est ainsi que, n'ayant plus la capacité de renoncer à ses pulsions ou de surmonter ses angoisses, l'homme se trouve désormais dirigé par elles et ne parvient plus à s'en dégager pour élaborer une pensée. D'ailleurs, il ne pense plus. Il n'essaye même plus. Il devient englué dans les sensations de son corps, sans pouvoir s'en détacher, perdant ainsi « la capacité de fixer son attention, d'arrêter, d'analyser, de comprendre, de saisir, *a fortiori* de discerner, de critiquer et de refuser en toute liberté »³⁸. Il s'active désormais uniquement à assurer la satisfaction de ses pulsions, à alimenter ses organes, à contrôler leur fonctionnement. Il n'est désormais plus qu'un agrégat d'organes dont il doit assurer la maintenance, un « dividu » dépourvu de principe organisateur³⁹, un ensemble de fonctions, de compétences dont il doit contrôler l'efficacité. On le voit, par exemple, dans le traitement du cancer. Dès que le malade est pris en charge, il se trouve enserré « dans un « protocole de soins », pensé selon le modèle du corps/agrégat. Alors même que le malade et ses proches voudraient que l'homme soit au centre de la démarche médicale, le protocole ne s'occupe que d'organes (voire de tissus) ou de groupes d'organes agrégés. Chaque médecin a pour mission de s'occuper des organes dont il est spécialiste, comme s'il avait affaire à un individu agrégé et non unifié »⁴⁰.

L'homme postmoderne est fragmenté entre ses organes et fonctions, qu'il s'active à alimenter et à assumer. C'est un homme en mouvement permanent, à tel point que c'est peu à peu ce mouvement qui structure son identité. Il se transforme alors progressivement en un flux, un espace de circulation, un réseau de flux d'informations. La voie est alors ouverte pour « imposer des contrôles biométriques ou des prélèvements d'ADN dont on pense qu'ils suffiront à « identifier » les personnes, au sens plein du terme »⁴¹, comme l'esquisse déjà le film « Bienvenue à Gattaca »⁴². Le corps n'est plus qu'une

³⁶ B. Stiegler, *Aimer, s'aimer, nous aimer*, Du 11 septembre au 21 avril, éd. Galilée, 2003.

³⁷ B. Stiegler, *op. cit.* ; D.-R. Dufour, *L'art de réduire les têtes, Sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total*, éd. Denoël, 2003.

³⁸ C. Haroche, *L'avenir du sensible, Les sens et les sentiments en question*, *op. cit.*, p.166.

³⁹ G. Anders, *L'obsolescence de l'homme*, *op. cit.*, p.164.

⁴⁰ M. Benasayag, *La santé à tout prix, Médecine et biopouvoir*, *op. cit.*, p.57-58.

⁴¹ J.-C. Guillebaud, *La vie vivante*, p. 191 ou 192 ??????????

⁴² Réalisé par A. Niccol.

illusion, un renégat, un déchet dont il faudrait se départir. Telle est la conception de l'homme qui se dégage à l'époque contemporaine, qui entretient le rejet de soi et qui ouvre la voie au biopouvoir et à sa méthode : la classification.

2) La classification, expression du biopouvoir

Une fois l'homme réduit à un ensemble de fonctions objectivées, la voie est ouverte pour procéder à des classifications et regrouper les hommes par fonctions. Ainsi se développent les classifications, évaluations objectivées, qui vont permettre de mettre en place une formalisation de la vie humaine. Or, la technique n'est jamais neutre. En ouvrant la voie de la formalisation des comportements, elle autorise, voire provoque leur normalisation, et conduit à réprimer encore plus tout ce qui peut déborder de ce cadre prévisible, tout ce qui peut encore ressembler à la vie vivante, spontanée, créative. C'est ainsi que les enfants turbulents sont désormais de plus en plus qualifiés de « kinesthésiques », justifiant un traitement médical. De même, l'homme risque d'être de plus en plus souvent l'objet de classements et de maladies. Comme l'exprime M. Benasayag, « le biopouvoir est marqué anthropologiquement par le remplacement lent, mais sûr, de ce qu'on pourrait nommer un « homme des qualités » (ensemble multiple, complexe et contradictoire, d'où émergent des tropismes, des tendances, des désirs mais aussi des symptômes et des perversions) par un autre modèle : celui de « l'homme des compétences ». L'homme sans qualités donc, surface lisse sur laquelle des symptômes, des connaissances, des « programmations » s'inscrivent, s'effacent et se modifient »⁴³.

La mathématisation de la vie conduit ainsi logiquement à la disparition de la vie réelle, créative, turbulente. En promettant la vie éternelle, l'absence de maladie ou de conflit, c'est la mort qu'elle introduit au cœur de la vie, l'immobilité qu'elle ancre au cœur de son être. L'homme mortifié peut dès lors être reproduit, dans une machine, un androïd, puisque l'homme a déjà été réduit à une machine. On comprend dès lors les inquiétudes que suscitent les neurosciences, relancées par les récentes avancées technologiques tendant à reproduire le cerveau humain dans des puces informatiques⁴⁴ ou dans le cadre du programme international de recherche Blue Brain⁴⁵. Pourtant, ce biopouvoir n'apparaît pas beaucoup plus consistant que l'homme sur lequel il exerce sa domination. Il n'est pas plus incarné que lui, et pour cause : le biopouvoir, ce n'est pas un pouvoir accordé à un homme, c'est le pouvoir accordé *sur* l'homme. Mais c'est un pouvoir qui n'appartient à personne, qui n'appartient qu'à la masse indéterminée qui prétend former un tout avec l'homme. C'est un pouvoir de la foule⁴⁶, dont la cruauté croît avec le nombre de ses membres, mais qui n'existe que par la soumission de ses membres, par leur adhésion voire leur addiction⁴⁷. Le biopouvoir, ce n'est pas un

⁴³ M. Benasayag, *La santé à tout prix*, Médecine et biopouvoir, éd. Bayard Jeunesse, 2008, p.86.

⁴⁴ IBM veut créer des ordinateurs cognitifs, *Le Monde* 18 août 2011.

⁴⁵ <http://bluebrain.epfl.ch/>

⁴⁶ S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi*, PUF, 2010.

⁴⁷ J.-P. Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions*, Entretiens avec Vincent Flaman, éd. Denoël, 2010, p.109.

pouvoir ; c'est la renonciation de l'homme à exercer un pouvoir, *son* pouvoir, celui d'être, d'exister, de se subjectiver, autrement dit à devenir un sujet à partir de son expérience sensible.

§ II – L'émergence du sujet à partir de l'expérience sensible

L'homme n'est pas libre ; il étouffe sous le poids des représentations savantes, ses mythes qui lui dictent sa conduite et lui imposent de réfréner ses désirs turbulents, immaîtrisables et insoumis. Mais il est une victime volontaire car les représentations savantes lui évitent d'avoir à affronter sa condition, faite de manques et d'incertitudes. Désormais libéré de la religion et de l'au-delà inconnaissable, l'homme a trouvé dans la connaissance l'alliée de sa toute puissance. C'est sur cette illusion narcissique, ô combien satisfaisante, que s'est mise en place la vision prométhéenne de l'homme⁴⁸, capable de comprendre, construire, reproduire ou transformer la vie, conduisant à la mutation d'une idée (la rationalité) en une idéologie. Celle-ci repose sur la croyance de l'homme en sa consistance, qui lui donne l'illusion de la complétude. L'homme des Lumières pense qu'il repose sur quelque chose que la science découvrira. Et c'est pour cela qu'il est prêt à sacrifier l'homme sensible, et même l'homme tout court. Cette folie meurtrière a déjà conduit aux pires horreurs et explique les craintes d'eugénisme qui planent au-dessus des neurosciences. Le temps est peut-être venu pour l'homme de se libérer de ses croyances mythiques, de ne pas se fier aux seules représentations savantes, érigées dans un monde clos, et de les confronter à l'expérience subjective de la vie. C'est de cette confrontation que Prométhée, ce Narcisse tout-puissant (A), pourra enfin se retirer un peu et laisser émerger le sujet (B).

A) La démystification de l'homme : le retrait de Prométhée

La mystification est donc l'ultime tentative de l'homme pour éviter d'avoir à affronter sa totale inconsistance. Et c'est ce refus qui le conduit à tenir tant à lui, à rester avec lui, et lui seul, dans sa complétude narcissique, comme un androgyne. Pourtant, c'est en assumant son vide qu'il accèdera à la complétude, en assumant la mort qu'il viendra à la vie, en assumant son insignifiance qu'il trouvera le sens de son existence. C'est ainsi ; il est tenu « d'assumer le trou, la faille qui le constitue. Même si c'est paradoxal, c'est ce trou qui va lui donner sa consistance »⁴⁹. Comme dans la peinture chinoise où le vide est ce qui permet le plein, le trait⁵⁰, comme dans le jardin japonais qui organise l'espace autour du vide, c'est l'inconsistance fondatrice de l'homme qui lui permet d'exister (1) et, ce faisant, d'accueillir la totalité de son être, dans sa diversité (2).

1) La fin de l'illusion de la complétude : l'acceptation du vide

Les illusions de l'homme reposent sur l'idée qu'il aurait une cause originaire, une consistance que la science parviendrait à dévoiler. Ainsi la biologie a identifié cette cause dans le gène, isolé dans le noyau des cellules. Puis les recherches ultérieures ont montré que c'était en fait une substance contenue dans le gène : l'ADN. « Il paraissait alors acquis que les gènes étaient bien des molécules

⁴⁸ F. Flahault, *Le crépuscule de Prométhée, Contribution à une histoire de la démesure humaine*, éd. Mille et une nuits, 2008 ; J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite, suivi de Malaise dans la subjectivation*, éd. Erès, 2009.

⁴⁹ J.-P. Lebrun, *La condition humaine...*, op. cit., p. 295.

⁵⁰ F. Cheng, *Vide et plein, Le langage pictural chinois*, éd. Seuil, 1991.

réelles, comme on l'avait supposé au début du siècle, qu'ils avaient une réalité matérielle qui n'était autre que l'acide désoxyribonucléique »⁵¹, autrement dit l'ADN. Les recherches sur le génome humain vont toutefois conduire à renoncer à cette approche et à reconnaître que le gène n'est finalement qu'une fiction. De façon comparable, l'individu libéral s'est construit sur la base d'une origine fondatrice qui se trouverait dans l'intériorité de sa conscience. Il reposait sur l'idée que le sujet humain était une émanation de la conscience, que la psychanalyse parviendrait à dévoiler. Ainsi la science pouvait-elle se développer comme technique de dévoilement de la réalité.

Il s'agit là d'une tentative de l'homme pour éviter d'avoir à affronter le vide qui le constitue et qui est le résultat de son inscription dans le langage. En effet, celui-ci instaure une discontinuité entre le mot et la chose qu'il désigne et c'est sur ce creux que se greffe la parole. De même que le potier façonne un objet en tournant autour d'un vide central, la parole instaure en nous un vide. C'est le vide du langage qui nous constitue en même temps qu'il nous est difficilement supportable. « C'est là, par exemple, qu'il faut chercher où la haine s'origine. La raison de ma haine, c'est d'abord ce vide qui m'habite, auquel je suis contraint de faire sa place du fait que je parle. Voilà pourquoi Freud mettait la haine – et non l'amour – au départ de l'humain »⁵². Et cette haine s'apprivoise dans l'altérité qu'impose le langage, qui oblige l'homme littéralement à « prendre » les mots pour sortir de la jouissance de son vide et de la haine qui lui est corrélée. Dès lors, parler, au sens de réaliser l'acte de la parole, implique de pouvoir affronter ce vide et, en dépit du vertige qu'il peut susciter, de soutenir sa parole, d'en assumer la responsabilité. C'est à ce moment, arc-bouté au bord de ce trou béant, que l'homme éprouve la négativité, le vide inclus dans la parole et qu'il s'aperçoit que, si les mots semblent apparemment remplir un vide, en réalité c'est à partir du vide qu'il parle. Ainsi, « le jour où « je » parle, au sens propre du mot, où « je » pose l'acte de parler, sans tout à fait savoir mais en assumant autant « ce que je sais » que « ce que je ne sais pas », ce jour-là, les justifications s'évanouissent, les raisons disparaissent. Reste seulement l'angoisse légitime d'avoir à parler à partir du vide sans que pour autant les bras m'en tombent. Celle de soutenir l'acte de dire »⁵³. Et précisément, c'est dans la façon de s'arrimer face au vide que se développe la singularité du sujet, que celui-ci parvient à s'excepter. Mais cet effort de subjectivisation impose aussi de renoncer à l'illusion de la maîtrise.

2) La fin de l'illusion de la maîtrise

Le pouvoir de la rationalité scientifique repose sur la volonté de l'homme d'échapper à l'incertitude pourtant inhérente à la condition humaine. La science promet à l'homme de le libérer de ses doutes, de lui donner les certitudes de la connaissance rationnelle. En effet, elle repose sur la croyance que la totalité de la réalité est explicable, peut être dévoilée par la rationalité, et qu'ainsi le monde deviendra prévisible, maîtrisable, sans risque⁵⁴. Ainsi s'explique l'exigence sociétale de transparence, qui vise à étendre le champ de la connaissance pour accroître celui de la maîtrise et du contrôle. Mais

⁵¹ Le vivant, op. cit., p.584.

⁵² J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire*, Vivre ensemble sans autrui, éd. Denoël, 2007, p.63.

⁵³ J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire*, op. cit., p.65-66.

⁵⁴ M. Lefeuvre, *Scientifiquement incorrect ou Les dérives idéologiques de la science*, éd. Salvator, 2006, p.98.

cette croyance est un leurre et, pour y échapper, l'homme doit reconnaître une place au non-connaissable, au non-rationnel et renoncer à tout savoir pour, simplement, essayer de comprendre. Il lui faut accepter et laisser s'exprimer le non-maîtrisable, la vie vivante qui échappe à toute mathématisation.

C'est ce que démontrent les neurosciences en appréhendant l'homme comme un système complexe. En effet, dans un système complexe, il n'est pas possible d'isoler un élément pour « connaître » ses effets, car tout dépend de la place qu'il occupe, à un moment donné, dans la configuration du système⁵⁵. Prenons l'exemple de la sérotonine. Dans la presse, on a fait grand cas de ce neurotransmetteur, affirmant qu'un taux insuffisant pouvait être corrélé à une tendance à accomplir des actes violents. Mais en réalité, ce n'est pas le taux de sérotonine qui détermine tel ou tel comportement. « La sérotonine fait partie d'un mécanisme extrêmement complexe, impliquant le niveau des molécules, celui des synapses, des circuits locaux et des systèmes, et dans lequel les facteurs socioculturels, passés et présents, interviennent puissamment »⁵⁶. Une appréhension linéaire, excluant toute incertitude, n'est donc pas possible. Il faut se résoudre à renoncer à la maîtrise totale et à une approche en termes de causalité linéaire au profit d'une approche dialogique.

Cela conduit dès lors à une autre approche de l'existence, qui n'est plus tournée vers la performance, la perfection ou la réalisation de fonctions, mais vers la découverte de la diversité des modes d'être. Elle permet d'inventer des modes d'être différents de ceux proposés par la science. C'est par exemple l'approche que défend la communauté des sourds face à l'implant cochléaire. Pour elle, cette opération n'entraîne pas seulement une amélioration de l'audition ; elle entraîne aussi la perte d'autres capacités de perception caractéristiques de la culture des sourds⁵⁷. Autrement dit, en se définissant eux-mêmes, les sourds retrouvent la capacité de choisir leur mode d'être, d'accepter ou de renoncer à cette opération. De même, la maladie ou le handicap ne saurait se résumer à une insuffisance, que la société devrait prendre en charge, dans une logique d'assistance, mais à une autre manière d'être *dans* la société, en tant que sujet participant. C'est par exemple ce qu'a soutenu victorieusement un entrepreneur handicapé à qui une société de services imposait des contraintes incompatibles avec son activité professionnelle, lui affirmant qu'il devait se résoudre à renoncer à celle-ci en raison de son état⁵⁸. Son handicap lui imposait une autre manière d'être, mais certainement pas une incapacité à être, dans le cadre d'une activité professionnelle.

Ainsi le sujet peut-il échapper à l'unidimensionnalité de la science pour, librement mais dans la totale incertitude, élaborer son mode d'être. Car là se trouve la condition humaine : il n'y a personne pour définir le sujet ; c'est son travail de subjectivation qui lui permettra de rompre son attachement narcissique pour laisser émerger le sujet sensible. Cela engendre une nouvelle conception de l'avenir, en vertu de laquelle « on ne peut pas maîtriser le devenir. On ne peut que négocier avec lui, ce qui est tout autre chose. Le devenir est un mouvement que l'on doit comprendre pour y inscrire éventuellement des impulsions, c'est-à-dire y opérer des *disjonctions*, à condition toutefois de ne pas

⁵⁵ A.R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, éd. Odile Jacob, 2000, p.33.

⁵⁶ A.R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, op. cit., p.110.

⁵⁷ M. Bénasayag, *La santé à tout prix*, op. cit., p.43. V. égal. le film de N. Philibert, *Le pays des sourds*, DVD, éd. Montparnasse.

⁵⁸ http://www.lemonde.fr/societe/article/2011/06/15/sur-twitter-un-handicape-raconte-son-cauchemar-quotidien-et-mobilise-le-gouvernement_1536688_3224.html

vouloir en contrôler les effets »⁵⁹. Mais c'est par ces disjonctions que l'homme se détermine et se construit. Ainsi, loin des déterminismes, l'homme est producteur de lui-même : c'est ce en quoi consiste le processus de subjectivation et qui conduit à l'émergence du sujet.

A) L'émergence du sujet

L'émergence du sujet s'opère par la mise en place de la réflexivité, qui permet d'extraire le sujet de l'immédiateté de ses perceptions et de donner naissance à son double, le « je », qui est distinct du « moi » mais en qui le « moi » se reconnaît. Cette intégration psychique du narcissisme se réalise dans le lobe préfrontal, qui constitue une sorte d'interface entre le cérébral et le psychique. Représentant jusqu'à 30% de la masse du néocortex, c'est lui qui va établir une ligne de partage entre le conscient et l'inconscient, entre les lobes droit (de la rationalité) et gauche (des pulsions)⁶⁰. Cette émergence s'opère, non pas à partir d'une sélection, mais à partir d'une ouverture de l'homme à ses sens et à son environnement, une « hospitalité »⁶¹ qui permet de l'appréhender comme un système complexe d'interactions (1). Et elle se réalise par la division subjective (2), qui redonne à l'homme l'assise ontologique qu'il avait perdue en quittant le monde-langue.

1) L'ouverture du sujet sensible

Alors qu'auparavant l'homme était représenté par un noyau central, il est désormais représenté comme un réseau d'interactions complexe. Il y a donc un décentrement et une ouverture à d'autres éléments, périphériques, qui étaient autrefois occultés en tant qu'éléments agissants.

Ainsi en est-il, en premier lieu, du corps. Il est désormais établi que le cerveau interagit avec le corps, « par le biais de circuits neuraux et biochimiques, où les messages sont acheminés aussi bien dans un sens que dans l'autre »⁶². Ces interconnexions s'opèrent grâce aux nerfs périphériques sensoriels et moteurs, d'une part, et à la circulation sanguine, d'autre part, qui permet d'acheminer les messages chimiques (hormones, neurotransmetteurs, etc.). Cet ensemble constitue une unité indissociable. Comme l'explique J.-P. Changeux, « l'encéphale de l'homme se présente à nous comme un gigantesque assemblage de dizaine de milliards de « toiles d'araignées » neuronales enchevêtrées les unes aux autres et dans lesquelles « crépitent » et se propagent des myriades d'impulsions électriques prises en relais ici et là par une riche palette de signaux chimiques »⁶³. Autrement dit, il n'y a pas un centre, mais un enchevêtrement de systèmes reliés les uns aux autres.

Et c'est à partir de cet enchevêtrement complexe qu'émerge la pensée. En effet, au sein du cerveau, il n'y a pas une séparation entre les activités rationnelles, plus élaborées, du néocortex, et les activités pulsionnelles commandées par le système limbique. Comme l'explique Damasio, « les mécanismes neuraux sous-tendant la faculté de raisonnement, que l'on pensait traditionnellement situés au niveau *néo-cortical*, ne semblent pas fonctionner sans ceux qui sous-tendent la régulation biologique, que l'on pensait traditionnellement situés au niveau *subcortical*. La nature semble avoir construit les

⁵⁹ B. Stiegler, op. cit., p.73

⁶⁰ G. Pommier, Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse, éd. Flammarion, 2010, p.275.

⁶¹ B.N. Pardiñas et L. Vigneault, Lire Daniel Innenarity, Clés pour le XXI^e siècle, Presses universitaires de Laval, 2010.

⁶² A.R. Damasio, L'erreur de Descartes, op. cit., p.121

⁶³ J.-P. Changeux, op. cit., p.160.

mécanismes sous-tendant la faculté de raisonnement, non pas seulement au-dessus des mécanismes neuraux sous-tendant la régulation biologique, mais aussi *à partir d'eux*, et *avec eux*. Les mécanismes sous-tendant les comportements de niveau plus élevés que les pulsions et les instincts reposent, je pense, à la fois sur les étages supérieurs et inférieurs : le néo-cortex fonctionne de pair avec les parties anciennes du cerveau, et la faculté de raisonnement résulte de leur activité concertée »⁶⁴. C'est pourquoi la pensée consciente est dépendante de l'amygdale, cet organe plus primitif de notre cerveau⁶⁵. En fait, l'élaboration d'une pensée implique l'activation de différentes aires du cerveau qui se regroupent dans un réseau complexe d'interconnexions⁶⁶.

En second lieu, cet ensemble interagit avec son environnement, grâce aux informations recueillies par les sens et transmises par les nerfs aux cortex sensoriels fondamentaux (cortex visuel fondamental, cortex auditif fondamental, etc.). A son tour, l'organisme agit sur l'environnement, par la voix ou par les mouvements du corps. Tout cet ensemble d'interactions constitue un paysage auquel l'homme appartient nécessairement et qui peut avoir des conséquences sur sa santé. Par exemple, le cancer est une maladie dont la cause est de plus en plus souvent imputée à un environnement, établissant ainsi « qu'il existe des agencements pathogènes impliquant le soi et le non-soi de façon confuse. (...) Nous sommes obligés de penser en termes de systèmes complexes, dans lesquels l'homme n'est qu'une multiplicité articulée aux autres multiplicités qui constitue chaque situation »⁶⁷.

L'appréhension en termes de systèmes complexes permet d'élargir la compréhension des choses et de sortir d'un raisonnement binaire en termes d'inclusion et d'exclusion au profit de la reconnaissance de différents points de vue. Cet élargissement de la conscience permet de faire entrer nos peurs, qui sont à l'origine des préjugés et des comportements d'exclusion de l'altérité, « dans le royaume de la raison – à un niveau biologique, cela suppose le transfert de la maîtrise de nos réactions de l'amygdale primitive vers le cortex préfrontal plus évolué »⁶⁸. L'information sur l'autre et sur l'environnement est alors envoyée vers le cortex préfrontal qui peut procéder à une analyse plus fine et détaillée. Cela permet de renouer avec l'altérité, non pas dans une relation apaisée par suite de sa désubstantialisation, mais dans une relation où l'autre est accepté dans sa différence. C'est donc en ayant une conception élargie des différentes façons d'appréhender les choses que l'on peut avoir une conscience élargie. Comme l'explique le dalaï lama, « nous devons ainsi être capables d'élargir le champ de vision et d'user de notre imagination, afin de tenir aussi compte de la perception de l'autre. (...) Pour y parvenir, nous appliquerons un mode de pensée plus souple et plus créatif, moins centré sur soi, susceptible d'intégrer des points de vue différents et de trouver des thèmes communs, afin de regarder les situations sous un jour nouveau, sous d'autres perspectives, en nous ouvrant à de nouvelles informations »⁶⁹. C'est à partir de cette conscience élargie que peut émerger le sujet.

⁶⁴ A.R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, op. cit., p.170-171.

⁶⁵ M. Bénasayag et A. del Roy, *Eloge du conflit*, op. cit., p.140.

⁶⁶ A.R. Damasio, *L'erreur de Descartes*, op. cit., p.135.

⁶⁷ M. Bénasayag, *La santé à tout prix*, op. cit., p.61.

⁶⁸ Sa Sainteté Le Dalaï-Lama et H. Cutler, *L'art du bonheur dans un monde incertain*, éd. Robert Laffont, 2011, p.275.

⁶⁹ Sa Sainteté Le Dalaï-Lama et H. Cutler, op. cit., p.392.

2) La division subjective et la production du sujet

Le sujet sensible n'est pas la quintessence issue d'une opération de sélection, comparable au processus qui a permis l'élaboration des représentations savantes, mais un processus de production de soi grâce à la rencontre avec l'autre. Cette rencontre permet en effet, non pas de créer un hybride, sorte d'OGM raté, mais d'opérer une scission en soi et de, littéralement, « produire » le sujet. En effet, la rencontre intersubjective provoque un big-bang qui va fracturer l'homme et provoquer une division subjective. Celle-ci s'opère dans l'enfance avec l'entrée dans le langage, qui provoque une scission entre les lobes gauche et droit et permet de refouler les pulsions. Elle se renouvelle avec l'émergence de la pensée, qui permet de sortir du pulsionnel. Cette division du sujet, cette « scission de l'esprit » dont on espère qu'elle ne sera pas qualifiée par les scientifiques de schizophrénie, dont il faudrait guérir, permet l'émergence de l'homme sensible, émancipé, libéré de sa dépendance originaire pour devenir un à-venir, producteur de lui-même.

En effet, cette division du sujet introduit une boucle qui va permettre à l'homme de se transformer. Car si la pensée émerge du système limbique, elle peut aussi l'influencer, développer de nouveaux circuits neuronaux qui vont, à leur tour, modifier les pensées même inconscientes. « Cette capacité sidérante s'appelle la plasticité neuronale, et nos progrès dans la compréhension de cette plasticité nous ont aidés à nous rendre compte que le cerveau n'est pas un organe irrévocablement figé. Nous avons donc toute latitude de créer des programmations inédites qui déterminent notre mode de réponse à certaines situations, et même d'entraîner notre esprit à percevoir les choses de manière originale »⁷⁰.

L'homme devient ainsi producteur de lui-même, ce qui lui permet de retrouver le sens profond de son existence autant que le « bon » sens. « En effet, ce qui fait le sens commun – ou le bon sens, comme on l'appelle – ne renvoie pas à des connaissances mais à un savoir interne au sujet, à cette faille qui le fait sujet et qui de ce fait lui donne une boussole qui n'a besoin d'aucune connaissance extérieure pour fonctionner »⁷¹. C'est ce savoir interne, et non la volonté toute-puissante, qui lui permet de se déterminer et d'agir et qui, par un effet de rétroaction, va donner du « sens ». Ainsi retrouve-t-il l'assise ontologique qu'il avait perdue en s'extrayant du monde-langue.

Annabel Quin

⁷⁰ Sa Sainteté Le Dalaï-Lama et H. Cutler, op. cit., p.413.

⁷¹ J.-P. Lebrun, Un monde sans limite, op. cit., p.127.